

ROBERT MAGGIORI

LE MÉTIER
DE CRITIQUE

JOURNALISME ET PHILOSOPHIE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ouvrage édité sous la direction de
Nicolas Demorand
Olivier Duhamel
Géraldine Muhlmann

ISBN 978-2-02-104207-8

© Éditions du Seuil, avril 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

A mamma e babbo che insieme se ne sono andati

Le syndrome de Garve

Après tant d'années, je me crois toujours atteint du « syndrome de Garve ». Ce n'est pas une maladie très grave, au demeurant, et aucune nosographie médicale ne la répertorie. Garve, Christian Garve, est un philosophe allemand des Lumières, né en 1742 à Breslau – aujourd'hui Wrocław, en basse Silésie – et mort dans la même ville, où il travaillait comme libraire, en 1798. Il a étudié la théologie, les langues et les mathématiques à Francfort, enseigné la philosophie et la logique à Leipzig, et s'est d'abord fait connaître par ses traductions du grec (Aristote), du latin (Cicéron) ou de l'anglais (Edmund Burke, Adam Ferguson, Adam Smith). Sa pensée n'est guère systématique. Ses ouvrages vont de la psychologie à l'économie et se sont surtout appliqués à bâtir une théorie morale fondée sur l'analyse des traditions, du folklore, des coutumes populaires, qui seraient les manifestations extérieures, culturelles, sociales d'un système éthique intérieur. Il pensait que la réflexion sur la nature de l'homme, si elle veut éviter d'être pure spéculation, ne peut pas être désindexée des expressions les plus concrètes de la vie de tous les jours, et qu'une théorie philosophique se doit d'être accessible, vulgarisable, utilisable à des fins éducatives ou moralisatrices. Il est l'un des premiers représentants de la philosophie populaire.

Ce n'est cependant pas par le contenu de son œuvre, dont j'ignore d'ailleurs tout ou presque, que Christian Garve m'a obsédé. Il est, pour moi, un spectre qui devrait hanter tout critique. Christian Garve est l'un des premiers à avoir fait connaître le plus célèbre écrit de Kant, la *Critique de la raison pure*. Il avait l'habitude de publier des recensions de livres dans des revues érudites, notamment la *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste*. Quand l'opus kantien paraît, il décide donc de lui consacrer une chronique, ce qui, de prime abord, témoigne de sa perspicacité. L'article est publié dans le supplément des *Göttinger Gelehrten Anzeigen* (IV, 85) en janvier 1782, sans signature, et passablement allégé par Johann Georg Heinrich Feder, professeur à l'université de Göttingen (dont ce sera la première « flèche » anti-kantienne). Emmanuel Kant prend connaissance de la recension. Il est très fâché. Il juge la critique partielle, injuste, inepte, et invite vertement l'auteur à sortir de l'anonymat, ce que Christian Garve fait dans une lettre au philosophe de Königsberg datée du 13 juillet 1783. Sans renier ce qu'il a écrit, Garve tente de justifier auprès de Kant certaines déficiences de son compte rendu en disant qu'il a été coupé. Argument de taille, mais banal. En somme, le libraire de Breslau aurait eu droit au traitement que les rédacteurs en chef indécidés font parfois subir aux pigistes : caviardages, coupes sombres, ajouts de sous-titres attirants, résumés saisissants, *rewritings*, expulsion des notions ou termes réputés incompréhensibles par le lecteur, etc.

« Croyez-moi, écrit-il à Kant, vous n'avez pu vous-même éprouver à sa lecture autant de dépit ni de mécontentement que moi. Quelques phrases de mon manuscrit avaient été effectivement conservées, mais elles ne constituaient pas plus du dixième de ma recension... » Pauvre Garve. Il aura quand même la chance de publier la version complète de son texte dans l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*. Cette version confirmera d'ailleurs sa faible compréhension tant de la problématique

critique que de la terminologie nouvelle du kantisme, et occasionnera la réponse, toujours insatisfaisante, de Kant, dans l'Appendice aux *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*. Mais il avait raison : son allégation, ou son excuse, vaut encore et toujours. Les articles de critique philosophique ou de sciences humaines, dans les journaux ou les revues, sont souvent trop longs, complexes par nécessité certes, en raison de la matière, compliqués parfois par goût de l'épate, ou, comme dirait Bourdieu, par souci de conservation d'une « position dominante ». Aussi n'est-il pas rare que, comme celui de Garve, ils paraissent en version *light*, débroussaillés, élagués de leurs arborescences labyrinthiques ou de leurs préciosités. Baltasar Gracián disait avec sagesse : « Ce qui est bon et court est deux fois bon. Et même ce qui est mauvais, mais bref, est moins mauvais. » Mais il serait osé d'en faire une loi pour la presse, d'en induire qu'un article est bon ou mauvais *parce que* long ou réduit. En outre, s'il paraissait aujourd'hui une *Critique de la raison pure*, la recension en serait confiée à un rédacteur en titre, ou à un collaborateur prestigieux, aux textes desquels on n'ôterait pas un iota – ce qui d'ailleurs ne garantirait pas automatiquement leur qualité.

Les limites de lisibilité

Il faut dire cependant que le travail de coupe – s'il est toujours reçu par l'auteur de l'article comme une vexation – se révèle souvent nécessaire : la maquette d'un journal, la mise en page, la pagination, le format des photos, la place des encarts publicitaires, etc., imposent des lois d'airain, et si dix lignes, fussent-elles signées de Kant lui-même, n'entrent pas dans la colonne, il faut les couper. Ce travail peut de plus être très utile. D'abord parce qu'il n'est pas rare qu'il soit collectif : outre le recenseur lui-même, il implique les autres rédacteurs du service,

les correcteurs, les secrétaires de rédaction qui jugent amicalement, conseillent, proposent des solutions de rechange – et ont tous pour but de faire en sorte que la page publiée soit la plus belle possible. Ensuite, parce qu’il a souvent pour résultat l’élimination des boursoufflures et des redondances, dont il s’avère presque toujours qu’elles sont dues à une sorte d’usurpation, très gratifiante, qui substitue au compte rendu du livre critiqué les états d’âme ou les opinions personnelles du critique (je dis bien les *opinions* personnelles, et non les *idées* que le journaliste littéraire peut tirer du livre, ajouter, faire siennes ou refuser). Enfin parce que la discussion sur un concept, une phrase, un mot, un titre, un sous-titre, une illustration... permet de fixer les « limites de lisibilité », qui naturellement ne sont pas les mêmes pour un quotidien, un news magazine, *Critique*, ou la *Revue de métaphysique et de morale*, et qui, au sein même d’un quotidien, ne sont pas non plus les mêmes selon qu’il s’agit des pages d’informations générales, des pages « Idées », « Débats », « Rebonds », ou des pages du supplément culturel.

La notion de « limite de lisibilité » peut paraître curieuse. Elle serait même dangereuse si elle était synonyme de cette tendance délétère (accentuée par les moyens de communication informatique dans lesquels la vitesse de transmission prime sur la qualité du contenu, et indexée au fantasme du « lecteur moyen ») qu’est la sommation à la simplification – et donc la justification du simplisme. Cette tendance est déjà très nettement dominante dans les grands médias radiotélévisés, et même sur Internet, dans les forums et les blogs qui se sont spécialisés dans les réactions à chaud ou les réponses sur-le-champ. L’un des premiers effets est qu’aujourd’hui chacun se trouve à la fois surinformé, bombardé en continu par les *news* en boucle ou en flash, potentiellement capable (si cela était utile ou si la simple envie lui en prenait) de trouver en un minimum de temps un maximum d’informations sur à peu près tout, et atteint d’une sorte d’hémorragie du comprendre ou, ce qui revient au même,

d'une saturation des facultés d'intellection. Comprendre, c'est « tenir en même temps », saisir ensemble les fils qui tissent la réalité, expliquer les modalités de ce tissage, sa solidité ou sa labilité, analyser les rapports d'homogénéité ou d'hétérogénéité avec d'autres tissus, repérer les relations profondes de cause à effet, aller de l'avènement des prémisses à la répercussion multiforme des conséquences... Or le fait d'être au courant, qui est une disposition « plane », géométrique ou géographique, semble avoir à présent détrôné la compréhension qui, elle, est « géologique » et historique. Tout se passe en effet comme si au travail de lecture du réel (politique, social, économique, culturel, etc.) s'était substituée la consultation acritique et distraite d'un calendrier, d'une éphéméride particuliers – le « déroulant », en bas des écrans des grandes chaînes d'infos, qui, en guise de noms des saints, inscrit au jour le jour, heure par heure, minute par minute, la mention surtitrée de faits, de vicissitudes, de conjonctures, d'accidents, de cas, de déclarations politiques, dont les médias décident et disent qu'ils s'« actualisent » et « font événement ». La presse écrite, comme son nom l'indique, est écrite, préparée, lue, relue, modifiée, corrigée : elle relève de l'analyse logique, c'est-à-dire met lentement en place, développe, déploie en raisonnements un langage articulé qui tente par ses nuances syntaxiques et stylistiques de perdre le moins possible de ce qui est auparavant pensé. C'est pourquoi ce que l'on appelle un « grand quotidien » est toujours l'allié de la compréhension – et l'est d'autant plus qu'il se présente comme *espace* : espace topographique permettant les allées et venues, les retours en arrière dans les pages et les colonnes, espace culturel, avec son ordre, ses hiérarchisations, ses mondes interconnectés (politique, économie, société, écologie, science, livres, musique, sport...), espace typographique enfin qui, avec sa maquette, son choix de polices, ses titres, ses photos, ses logos, ses encadrés, ajoute encore des indications de lecture et du sens. Les médias radio-télévisés, parce que chaque minute coûte, sont obligés, eux, de

privilegier le *temps*, ou plutôt l'absence de temps. L'essentiel est le minutage et la plus grande crainte celle de « déborder » : même au cours de débats, où devrait normalement être mis en valeur le déploiement des arguments, les phrases le plus couramment prononcées par l'animateur sont toujours : « soyez bref », « il ne nous reste plus que deux minutes », « nous n'avons pas le temps de développer cela maintenant », « je suis obligé de vous couper », etc. Si la presse écrite, renonçant à sa longue respiration, était tentée par le tempo syncopé et le halètement, elle irait probablement à sa perte. Coureuse de fond et de demi-fond, elle ne peut pas entrer en compétition avec les sprinters d'Internet ni être aussi rapide que l'éclair, à savoir les flashes d'informations ou le microblogging style Twitter. Quand Paul Ricœur disparaît, par exemple, les « 20 heures » se contentent – et sont ainsi quittes – d'annoncer : « Nous apprenons la mort aujourd'hui du grand philosophe français Paul Ricœur ; il avait quatre-vingt-douze ans, et était l'auteur d'une œuvre considérable. » Les radios généralistes ajoutent les réactions de quelques hommes politiques, un président, un ministre de la Culture, et ont au téléphone un spécialiste de la pensée de Ricœur. Mais *La Croix* ou *Le Figaro*, *Le Monde* ou *Libération* devront sur des pages reconstituer l'itinéraire intellectuel du philosophe, et rendre compte de l'essentiel de sa pensée. Quant aux blogs, qu'on célèbre parfois comme le *nec plus ultra* des nouvelles formes d'information et de communication, eh bien il n'est pas rare qu'ils... reprennent, en partie ou en totalité, sans jamais demander d'autorisation mais toujours en citant la source, les articles des journaux !

Les « limites de lisibilité » présentent donc de véritables dangers si, pour les respecter, la presse écrite s'obligeait à mimer les scansion des autres médias (a-t-on remarqué que la musique ou les jingles qui ouvrent les journaux des chaînes d'informations sont toujours lancinants et syncopés ?) et, par des articles volontairement courts, donnait à la maquette un tempo accéléré

et à ses contenus une forme telle qu'ils puissent être aussitôt saisis. Un journal dont on tourne vite les pages est un journal malade – un mutant sur le point de virer au collage de dépêches. Si la sommation à la simplification, l'éloge du « bref », du « rapide », du « synthétique » touchaient les suppléments littéraires des quotidiens, il en résulterait une plus grande catastrophe encore, car, dans ces pages-là, l'« actualité » n'est pas un *fait* mais une *œuvre*, c'est-à-dire le résultat d'une mise en œuvre, d'une sédimentation, d'un travail littéraire, philosophique, historique, psychanalytique, sociologique, d'une longue maturation, d'un agrégat d'affects, de percepts, de pensées, dont on ne peut pas rendre compte en ayant le temps compté et l'espace limité à celui d'une « brève ».

Pourtant des limites, encore une fois, sont nécessaires. On ne peut certes les définir de manière stricte, parce qu'un article de presse, et tout spécialement la critique d'un livre (ou d'un film, d'une exposition de peinture, d'un concert), peut être long et n'avoir rien de superflu, ou assez court et présenter quelques longueurs. En réalité, les limites de lisibilité se posent d'elles-mêmes par approximations successives, dès qu'on s'impose comme règle d'airain qu'un article doit *à la fois* pouvoir être lu et compris par un néophyte et ne pas pouvoir être critiqué ou raillé pour défaut de technicité par un expert de la question. La presse spécialisée, ou « de niche », peut ignorer la première partie de l'impératif. Les rédacteurs de *Timbres magazine*, de *Rock Mag*, *Rap addict*, *Minéraux & Fossiles*, *Pêches et Bateaux*, *Auto Tuning* ou *Astronomie magazine* savent que chacun de leurs lecteurs est, dans son domaine, un expert. Aussi, un compte rendu d'un concert de Pleymo, de Placebo ou de System of a Down, dans *Hard Rock*, sera-t-il, par ses références, son vocabulaire, son style (totalement inconnus de ceux qui préfèrent le rap, la tecktonik ou le reggae) très spécialisé et d'une grande technicité – chaque lecteur possédant la même culture musicale et à peu près les mêmes compétences que l'auteur de l'article.

De même, il y a peu de chances qu'un article de dermatologie sur le syndrome de Stevens-Johnson et la nécrolyse épidermique toxique, publié dans *Le Quotidien du médecin*, soit destiné à un néophyte. Pour la presse généraliste, il en va bien autrement. Tous les lecteurs ont évidemment des spécialités – l'un est comptable, philatéliste et passionné d'opéra, l'autre informaticien, féru de généalogie et amateur de football –, mais aucun n'est spécialiste *en tant que lecteur*, qui a acheté un quotidien où, à côté d'éventuels papiers sur *La Traviata* ou la finale de la Champions League, il en trouvera aussi sur la chute du président de la République dans les sondages, les exactions de la Camorra à Naples, le dernier film de Takeshi Kitano, les traces d'uranium dans les nappes phréatiques aux abords du site nucléaire de Tricastin, la mort de Bronislaw Geremek ou la suppression de postes dans l'Éducation nationale. Ici, le journaliste ignore si son lecteur a déjà vu tous les films de Takeshi Kitano ou le découvre pour la première fois, s'il sait tout ou ne sait rien sur Geremek, homme politique et historien médiéviste. D'où la nécessité, non pas d'inventer un improbable « lecteur moyen » (qui saurait un peu de tout, et tout de rien ?), mais de faire en sorte, comme je le disais, que tout article soit accessible au néophyte (dans tel domaine) et irréprochable aux yeux du spécialiste (dans tel domaine). Un journaliste qui parle de philosophie dans le supplément littéraire d'un quotidien, ou de la crise des *subprimes* dans les pages économie-société, fût-il lui-même docteur en philosophie ou en économie, ne peut écrire ni comme s'il ne s'adressait qu'à des philosophes ou à des économistes professionnels, en accentuant la fonction du langage que Roman Jakobson nomme « référentielle », ni comme si aucun philosophe ou économiste, aucun connaisseur ne le lisait. Ce sont ces deux bornes qui fixent, approximativement, la limite, qui interdisent de fait que l'on écrive par exemple que « dans la philosophie husserlienne, c'est par une *Wesenchau* qu'est atteint le niveau transcendantal », sans pour autant faire qu'on

se dispense d'expliquer en langage clair ce que signifie chez Husserl le « retour aux choses mêmes » ou rappeler ce qu'est, chez Kant, une « condition transcendantale ». Aussi, du fait qu'il ne peut être autoréférencé, le langage de la critique philosophique dans les journaux – si on s'en tient à cela, à quoi se bornent mon expérience et ma compétence – sera-t-il obligé à la transmission des références et relèvera-t-il plutôt d'un effort pédagogique, se traduisant notamment par la mise en perspective historique et, parfois, le biais biographique – sur lesquels on reviendra.

La réception d'une œuvre

Qu'en est-il donc de ce syndrome de Garve dont je me dis atteint ? Il pourrait se manifester par la crainte de voir mes articles tronqués, voire scandaleusement caviardés (crainte au demeurant infondée, étant donné la façon amicale, respectueuse, complice, dont on travaille au Cahier Livres de *Libération*) ou le regret de constater que j'ai dépassé, par le bas ou par le haut, les « limites de lisibilité », que j'ai donc publié une critique dont le sens, hermétique, pourrait échapper à un lecteur non spécialiste, ou dont le contenu, approximatif, ferait pleurer, pouffer de rire plutôt, un spécialiste, lequel en verrait l'amateurisme, l'ânerie, l'impéritie, la bêtise et la naïveté. Il s'agit là de la peur d'avoir mal fait, de ne pas avoir bien travaillé, de ne pas avoir trouvé la phrase qui eût rendu l'article plus clair ou plus pertinent. On voit que cette hantise du ratage est une maladie, sinon bénigne, du moins extrêmement répandue, dont sont atteints, en fait, tous ceux qui écrivent ou font une œuvre soumise à l'appréciation publique. Le peintre se rend incognito à sa propre exposition pour guetter les réactions des visiteurs, et le réalisateur fait les cent pas, le mercredi souvent, devant la salle de cinéma, pour saisir au vol quelques commentaires de ceux qui

viennent de voir son film. Seulement, pour un livre, une composition musicale, une pièce de théâtre, une œuvre cinématographique, la sanction publique se fait dans le temps, et se modifie souvent au cours des temps – au point que la critique peut faire l’histoire de sa « réception » – alors qu’un article de presse reçoit un verdict immédiat – y compris au cours du comité de rédaction du journal du lendemain – condensé en un seul jour et, peut-être, plus brutal ou irrévocable. À la pathologie commune s’ajoute donc, chez le journaliste, un peu de fièvre quotidienne. Mais cela n’est pas très grave. Le syndrome de Garve a des effets plus profonds lorsque, au lieu de rater une chronique, le critique rate une grande œuvre ou n’arrive pas à percevoir que le livre qui vient de paraître et dont il fait la recension sera, dans les années futures, une grande œuvre.

Revenons à la dispute entre Christian Garve et Emmanuel Kant. Pourquoi le professeur de Leipzig décide-t-il de rendre compte de la *Critique de la raison pure* ? De son propre aveu, il avait pris beaucoup de plaisir à lire les « petits écrits » de Kant – tels, probablement, que l’*Histoire générale de la nature et théorie du ciel* (1755), la *Nouvelle Explication des premiers principes de la connaissance métaphysique* (1755), l’*Essai de quelques considérations sur l’optimisme* (1759), les *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (1764) ou *Des différentes races humaines* (1775). Aussi attendait-il avec hâte la publication d’une « œuvre volumineuse ». Elle arrive donc en 1781. D’une certaine manière, Garve avait décidé de faire une recension de la *Critique de la raison pure* avant même de l’avoir lue. Une fois au travail, il s’aperçoit que l’*opus* kantien est pour lui d’une lecture « trop difficile » : « Je pense avoir saisi correctement le sens de la plupart des passages isolément, mais je ne suis pas si certain d’avoir de la totalité une vue d’ensemble qui soit juste. » Aurait-il dû, à partir de là, s’abstenir, se retenir de rendre publique une critique se sachant d’emblée handicapée par une perception trop restreinte ou myope ? S’il travaillait dans

la presse d'aujourd'hui, devrait-on l'enrôler dans la joyeuse compagnie des critiques omniscients, payés en argent, en prestige et en pouvoir, qui se croient capables de parler de tous les livres et, d'un trait de plume, « expédient » Husserl ou Wittgenstein, élèvent l'auteur de tel pensum au rang de « grand penseur de notre temps », et « règlent son compte » à Sartre, Spinoza ou Foucault ? Pas tout à fait. Contrairement aux confrères qu'il n'aura jamais, Christian Garve a au moins le mérite de reconnaître son impuissance. Il écrit : « Il n'est, en fait, pas possible de faire d'un livre, dont la langue doit d'abord être connue du lecteur, un compte rendu bref qui ne soit pas absurde. »

Ce n'est pas tous les jours que se publient une *Critique de la raison pure*, un *Sein und Zeit* ou une *Éthique*. Aussi le risque est-il mince, pour un recenseur, d'avoir à rendre compte d'un livre dont la langue serait totalement « inconnue » des lecteurs, et de lui-même. Même diffuse, cependant, cette crainte de ne pas voir que ce livre-là, mêlé aux autres dans les piles chaque jour un peu plus hautes et tremblantes, est porteur d'une langue nouvelle, qu'il s'agit d'un livre inaugural, d'un ouvrage qui marquerait une rupture épistémologique dans l'ordre de la pensée, que je lirais selon l'idiome commun alors qu'il est écrit dans une langue pour laquelle il n'y a pas encore de dictionnaire, cette crainte, disais-je, m'a toujours obsédé et m'obsède. Chaque fois que je choisis un livre pour en faire la critique, je me dis qu'en réalité, c'est l'autre, celui que je n'ai su voir, qui est important, qui est la *Critique de la raison pure*.

Le choix du critique et le dû au lecteur

La question du choix est assurément une question épineuse. Dans le Cahier Livres de *Libération*, le domaine qui m'est alloué est celui, vague, des « essais ». En fait, je ne m'occupe guère, parce que incompetent, des essais ou documents écrits

par tel homme politique, tel journaliste de renom ou telle personnalité. Pas davantage de biographies de grands personnages historiques, ni de livres d'histoire à proprement parler, sauf s'il s'agit d'œuvres (par exemple de Marc Bloch, Lucien Febvre, Carlo Ginzburg, Alain Corbin et bien d'autres...) qui ont changé la façon de faire de l'histoire. Mes propensions me portent prioritairement vers la philosophie et les sciences humaines, la psychanalyse, la linguistique, l'épistémologie, l'anthropologie... Les éditeurs, en général, me font parvenir la production relative à ces disciplines – pratique gratifiante, certes, et gratis, mais qui a peut-être le désavantage de me dispenser, pratiquement, de faire ce que j'espère que mes lecteurs fassent, à savoir se rendre dans une librairie, déambuler, butiner, discuter avec le libraire. Il est rarissime, sauf entre le 14 juillet et le 15 août, que le facteur n'ait pas quotidiennement à ouvrir avec sa clef ma grosse boîte aux lettres. En moyenne, je reçois une trentaine d'ouvrages par semaine – chiffre riquiqui comparé au nombre de romans et d'ouvrages de fiction que reçoit un critique littéraire ou, *a fortiori*, le chef du service (à *Libération*, mon amie Claire Devarrieux). Je publie, en général, un article par semaine dans le Cahier Livres. La sélection est donc drastique, et produit exponentiellement du mécontentement, chez le critique, qui voit la montagne de livres dont il n'a pas parlé s'élever devant lui comme un monument des Regrets, et chez les auteurs, qui pensent tous, à juste titre, que leur travail est essentiel, mériterait d'être souligné, et signalé par un article consistant au plus large public possible.

Le service littéraire d'un quotidien ou d'un hebdomadaire doit, par définition, suivre l'actualité éditoriale, parce que son rôle, plus ou moins bien rempli, est de *faire lire les livres*, et donc de tenir compte, en fonction des « offices », des « retours »¹,

1. L'« office » correspond à la date de mise en vente d'un livre et à la quantité proposée « d'office » au libraire qui a passé un accord avec l'éditeur ;

etc., de la possibilité réelle qu'a un lecteur de se les procurer chez le libraire – bien qu'aujourd'hui le réseau de librairies soit moins dense et que l'achat en ligne tienne moins compte de l'effet « vient de paraître ». Vu le nombre de parutions et vu le nombre de pages qu'un quotidien d'information générale peut raisonnablement consacrer à l'actualité éditoriale, une sélection, donc, s'impose de fait. Elle ne répond, le plus souvent, à aucun des critères que le public soupçonne ou que les démagogues se plaisent à dénoncer : népotisme, favoritisme, loi des chappelles, flagornerie, subordination aux diktats plus ou moins occultes des éditeurs, des directeurs de rédaction, copinage, renvoi d'ascenseur, influence... À *Libération*, une règle déontologique interdit, d'une part, que l'on parle des livres des collaborateurs du journal et, d'autre part, qu'un critique qui publie des livres dans une maison d'édition, ou a avec elle un quelconque rapport contractuel se traduisant en termes d'argent, puisse traiter d'ouvrages édités par cette maison.

Ce serait cependant faire preuve de beaucoup de naïveté, sinon de mauvaise foi, que de croire que le choix du critique s'effectue en pleine liberté, dans la plus totale spontanéité, à savoir dans un ciel éthéré qui serait au-dessus du sol miné où se déroule la course à la légitimité à laquelle se livrent les intellectuels, ou ne serait pas touché, pour employer le langage de Bourdieu, par les forces du champ littéraire, économique et politique. Jusqu'aux années 1960, le cursus et la consécration scolaires étaient les principes d'organisation et de hiérarchisation dominants du champ de production intellectuelle et symbolique. Depuis, c'est le pouvoir médiatique, auquel participe aussi, évidemment, le journalisme littéraire, qui en est le principal régulateur – comme il est d'ailleurs, de plus en plus, le régulateur de toute la société. Parcelle du champ journalistique, le journalisme littéraire (on verra s'il est sensé de parler

le « retour » est le renvoi d'un livre non vendu par le libraire à l'éditeur (après quoi, il est bien entendu peu utile d'en faire le compte rendu).

également de « journalisme philosophique ») se trouve pris entre le champ intellectuel et le champ politique. Il subit donc les influx et les *inputs* de l'un et de l'autre, mais a aussi des effets, même faibles ou périphériques, sur l'un et l'autre – en courant d'ailleurs le risque « conservateur » d'accroître le capital symbolique et d'apporter une légitimité médiatique à ceux qui possèdent déjà un capital et une légitimité politique ou sociale. Dans sa solitude, ou dans les discussions qu'il peut avoir avec ses collaborateurs, le critique en a évidemment peu conscience – mais cela n'efface pas le fait, à savoir qu'un article critique dans un hebdomadaire ou un grand quotidien national est à la fois la cause et l'effet, même microscopiques, des « luttes de champ » et des processus par lesquels s'attribue la légitimité. Admettons, pour ne faire qu'un exemple, que Vincent Peillon, qui a une place notable, reconnue, au sein du Parti socialiste et donc dans le champ politique, qui est par ailleurs philosophe, publie, après *La Tradition de l'esprit : itinéraire de Maurice Merleau-Ponty*¹, *L'Épaisseur du cogito. Trois études sur la philosophie de Maurice Merleau-Ponty*², un nouveau livre de philosophie. Le critique sera tenté d'en parler. Sans doute parce qu'il espère, de manière plus ou moins avouée, que son compte rendu sera remarqué et augmentera son propre capital symbolique. Sans doute, aussi, parce que le livre est excellent et éclaire encore plus la pensée du philosophe auquel il est consacré (mettons, après Merleau-Ponty, Husserl, Jaspers ou Kierkegaard). Mais aussi, et plus certainement encore, parce que l'ouvrage est signé d'un homme politique connu, ce qui aura pour effet de multiplier les « effets de champ », journalistiques, politiques et intellectuels. Si l'article est brillant, sérieux, profond, il influera évidemment sur la position de Vincent Peillon tant dans le champ politique, en lui ajoutant une aura philosophique, que dans le

1. Grasset, 1994.

2. Le Bord de l'eau, 2004.

champ intellectuel, en lui ôtant une partie du discrédit attaché parfois à la figure de l'homme politique noyé dans les petites affaires d'appareil, de congrès, de courants, d'élections, etc.

D'autres exemples pourraient être pris : celui de l'« intellectuel médiatique » présent dans toutes les pages *people* des magazines, mais absent tant des références universitaires savantes que des pages littéraires des journaux « sérieux », ou celui du mandarin universitaire présent dans toute publication académique internationale, mais auquel il manque la reconnaissance publique que des articles de presse pourraient lui donner. La publication de la critique d'un livre de l'un ou de l'autre, relevant d'un journalisme littéraire rigoureux, modifierait, ne serait-ce que petitement, leurs « positions », et laisserait voir l'interconnexion et l'interdépendance existant entre les divers champs.

Cette détermination du choix du critique ne se présente évidemment pas sous la forme explicite de l'obéissance à un ordre, de la recommandation, de la suggestion ou de l'influence subie. Elle peut être cependant visible, et acceptée en tant que telle. Je sais par exemple que j'ai rendu compte de bon nombre d'ouvrages de Pierre Bourdieu parce que, bien sûr, j'étais et je suis convaincu de la valeur heuristique de son travail, mais aussi (est-ce de la prétention ou de la bêtise ?) parce que j'étais poussé par le désir de montrer que tout ce qui s'écrivait dans la presse ne méritait pas les critiques qu'il adressait au journalisme. De même, j'ai consacré maints articles de critique par exemple à Michel Onfray ou Michel Serres d'un côté, à Jean-Luc Marion, Jean-Louis Chrétien, Michel Henry, Gilbert Simondon, Antoine Berman, Miguel Abensour ou Nicolas Grimaldi de l'autre, parce que, tout en étant conscient de l'inanité de ma démarche, il me semblait que les travaux des premiers étaient plus profonds que ce que laissaient entendre les débats sur un plateau de télévision, et que les seconds avaient des choses à dire à un public plus large que celui qui fréquente les amphithéâtres ou les bibliothèques spécialisées. La plupart du temps, cependant,

cette détermination agit à la manière d'une idéologie : on la respire et on s'en imprègne sans le savoir. Sans doute les faits me contredisent. Et plus probablement encore suis-je dans une position de malvoyance sinon d'aveuglement, due à une insuffisante intelligence du « milieu » : résidant hors de Paris, fréquentant peu les cocktails, n'étant pas passé par une école de journalisme, je ne connais, outre les attaché(e)s de presse qui m'informent des parutions, que quelques très rares éditeurs et vraiment peu de confrères des autres journaux, alors que j'écris sur les livres depuis plus de trente ans, à *Libération*. Toujours est-il que je n'arrive pas à intégrer l'idée qu'une critique puisse faire fi de la valeur intrinsèque d'un ouvrage et être délibérément rédigée à des fins intéressées, résulter d'un calcul, être conçue exprès, à froid, pour satisfaire tel ami, tel éditeur ou telle chapelle. Entre la liberté totale, illusoire, et le conditionnement qui ferait du critique un toutou ou un chien de garde, il existe des pratiques mesurées qui répondent à la déontologie et se fixent d'elles-mêmes grâce à des critères dont la caractéristique est de n'être ni totalement objectifs ni totalement subjectifs, ou, pis, arbitraires.

Ainsi peut-on dire que, très souvent, le choix du critique se fait... sans choix. Il dérive de ce que Serge July a appelé un jour le « dû ». Ce qui est dû au lecteur – ce n'est pas pour rien que la rubrique Livres est un *service* – oblige, sans contraindre, à rendre compte d'un ouvrage important, je cite au hasard, de Levinas, Ricœur ou Deleuze, de la *Théorie de la justice* de John Rawls, des *Cours* du collège de France de Foucault, de *La Misère du monde* de Bourdieu, des *Séminaires et Cours*, posthumes, de Derrida, de l'édition en Pléiade des *Fragments* des présocratiques, de l'*Encyclopédie philosophique universelle* ou du *Vocabulaire européen des philosophies*, d'une première traduction française d'un texte classique, d'un inédit de Wittgenstein, de Benjamin ou de Bertrand Russell – de la même manière que cela oblige un journaliste politique à rendre compte

| | |
|---|-----|
| La critique, espace liquide, indéfini, extraterritorial . . . | 108 |
| Internet, communication auto-récitative | 112 |
| Georges Steiner, «Laissons parler les œuvres». | 114 |
| Plaidoyer pour la médiation. | 117 |

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2011. N° 96445 ()
Imprimé en France